

PAUL HERMANS

A.J. Greimas maître de la fiducie



RACCOMMODER
SENS ET CONSCIENCE

Paul Hermans

A.J. Greimas : maître de la fiducia
Raccommoder sens et (con)science



Delft

© 2019 - Paul Hermans

L'auteur remercie François Rastier pour ses précieux conseils
à propos du manuscrit initial de ce livre

Couverture : design graphique par Hugo Montaudon
L'image sous licence : lightwise/© 123rf.com

Édition : Semiosis
www.semiosis.info

Imprimé par Books on Demand, Norderstedt

ISBN : 978-90-830-0644-4
Dépôt légal : avril 2019

*On risque à tout moment
d'être piégé par la singularité.*

A.J. Greimas (1991b:15)

INTRODUCTION

À la recherche d'une méthode, dans *Sémantique structurale*, publié en 1966, Algirdas J. Greimas ouvre délicatement « une porte étroite », en s'appuyant sur les acquis de la théorie sémiotique, afin de pouvoir parler scientifiquement du sens en tant que sens articulé : l'articulation « est toute forme d'organisation sémiotique » (1970a:12,20).¹

Depuis, Greimas a continué à explorer cette voie, conduisant à une terminologie si vaste, qu'elle a engendré les deux parutions du *Dictionnaire raisonné* (1979a, 1986c). Ces dictionnaires ont formé une tentative de transformer son projet en « une quête collective » (1979a:iii). Mais ce projet s'est retrouvé simultanément dans une position inconfortable. Face aux sciences humaines, avec leur métalangage implicite, ces dictionnaires n'ont fait que renforcer l'idée d'un « club jargonnant », dont on se sent exclu (1986a:50). Destinée à promouvoir une quête collective, la terminologie est devenue, par la suite, une entrave à la participation de cette quête.

Et puis, pour ceux qui veulent s'y engager, se pose la question de la bonne utilisation de la terminologie. Le *Dictionnaire raisonné* précise qu'il ne faut pas céder au « laxisme épistémologique » : il ne faut pas reprendre la terminologie n'importe comment (1979a:iii). Mais il ne faut pas non plus s'égarer dans une « technicité méthodologique », où l'emploi de la terminologie dissimule « des résultats bien décevants, souvent tautologiques » (Dosse, 1991:266).

Comment, dans une telle situation, trouver une voix qui exprime une « parole convaincante » (1979a:iii) ? Cette question sert d'arrière-plan pour revisiter l'œuvre de Greimas. D'un côté, la cohérence d'un « Tout-se-tient » risque de faire perdre l'âme à la méthode. De l'autre, le laxisme d'un

1. Toutes les références sans auteur sont des publications de Greimas, dont la bibliographie est publiée par Thomas F. Broden en 2017 dans la revue *Texto!* (www.revue-texto.net/index.php?id=3892) et, pour ses publications lituaniennes, avec Jūratė Levina, par le centre A.J. Greimas de la sémiotique et de la théorie littéraire à l'Université de Vilnius (www.semiotika.lt/en/bibliography/).

«Tout est permis» risque d’aboutir à un bavardage (1989a:i). Comment louvoyer entre Scylla et Charybde, pour que la terminologie ne reste ni lettre morte, ni moulin à paroles ?

Pour répondre à cette question, il faut situer l’enjeu épistémologique : la conjonction que Greimas établit entre sens et science. Avec le *Dictionnaire raisonné*, Greimas choisit de sacrifier la cohérence du raisonnement syntagmatique : le raisonnement est limité au renvoi d’un terme à un autre (1979a:iii). Mais, de plus, par manque de formalisation, le raisonnement de Greimas ne s’approprie pas seulement par la terminologie. Avant tout, il faut rendre explicite ce que Greimas cherche à penser avec les termes de sa méthode. *Sémantique structurale* est donc le complément nécessaire au *Dictionnaire raisonné*, parce que, seul ce livre permet de ressaisir la rationalité particulière qui s’y forge : fondatrice pour tout concept de la méthode. Sans ce fondement, on utilise trop facilement les mêmes termes pour parler d’autre chose, ou on propose trop souvent de nouveaux termes qui n’ont pas leur place dans la logique du raisonnement de Greimas. Le livre présente donc la pensée de la méthode, dont témoigne *Sémantique structurale*, parce que seule cette rationalité greimassienne garantit la bonne utilisation de la terminologie.

Ensuite, il faut spécifier l’enjeu anthropologique : la conjonction entre sens et conscience est un thème central de l’œuvre de Greimas. Greimas veut éviter tout « idéalisme outrancier » d’une sémiotique du Sujet, mais cela ne l’empêche pas d’aspirer à parler, de plus en plus, de l’homme et de son autre (1985b:167). Tout d’abord, en 1965, il a envisagé d’organiser un séminaire avec Lucien Sebag sur la jonction entre anthropologie, sémantique et psychanalyse (Dosse, 1991:249).² Finalement, en 1991, il imagine l’émergence de la conjonction entre l’homme et le sens dans *Sémiotique des passions*, un livre qu’il a coécrit

2. Sebag, élève de Claude Lévi-Strauss, est en analyse avec Jacques Lacan, quand il se suicide en janvier 1965, à l’âge de 32 ans : Greimas ne le pardonne pas à Lacan (Dosse, 1991:249). Dans *Marxisme et structuralisme*, Sebag (1964:252-253) positionne la psychanalyse auprès de la démarche de Greimas : «la sémantique psychanalytique s’intègre au vaste champ des disciplines sémiologiques - linguistique, logique, mythologie, poétique, rhétorique, etc. - qui, à long terme, visent à la constitution d’une théorie générale de l’intellect qui soit véritablement universelle et n’apparaisse plus comme la simple projection des valorisations propres à telle culture ou à telle branche du savoir».

avec Jacques Fontanille. Entre-temps, Greimas spécifie sa position surtout en se référant à la psychanalyse et c'est donc à partir de ces références qu'il faut présenter l'enjeu anthropologique. Il s'agit de préciser en quoi la sémiotique est différente de la psychanalyse et en quoi la sémiotique, simultanément, s'en inspire.

Finalement, les enjeux épistémologique et anthropologique font la paire. Pour conclure, il faut situer Greimas dans ce « rapport privilégié qu'il entretient avec l'épistémé de son temps » pour saisir la créativité de sa pensée (1991b:15). Paul-Laurent Assoun (1989) fournit l'arrière-plan pour l'épistémé, quand il reprend les trois maîtres du soupçon de Paul Ricoeur (1965:41) comme emblème de l'entrée dans la modernité philosophique : Karl Marx, Friedrich Nietzsche et Sigmund Freud.

Assoun (1989:731,737) insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un simple soupçon : leur doute implique « une thèse épistémologique, elle-même articulée sur un enjeu anthropologique », transformant radicalement la question de l'interprétation. Depuis Marx, Nietzsche et Freud, la compréhension est devenue une herméneutique, parce que le sens et la conscience ne s'unifient plus : la non-adhérence de la conscience au sens est à l'ordre du jour. Assoun illustre la déstabilisation de cette adhérence pour chacun de ces maîtres, pour conclure que, au-delà du soupçon, il n'y a pas de théorie du sens rénové ou réparé. Ce qui reste, c'est un sujet brisé, « que nulle herméneutique ne saurait transcender et nul métalangage niveler ».

Parler scientifiquement du sens en tant que sens articulé, c'est dire quelque chose de sensé sur un monde qui se dit « humain » : une thèse épistémologique, articulée sur un enjeu anthropologique. Pour retrouver une parole convaincante, il faut retracer ce défi que Greimas se lance : « le double enjeu de la sémiotique qui se veut un savoir sur ce savoir pour l'homme qu'est la signification » (1979b:5). Ce qui conduit Greimas à vouloir surmonter, par sa méthode, ce soupçon de la modernité : à travers la fiducia, Greimas introduit finalement le « croire » comme une force adhésive entre le sens et la conscience.

1. LE CONTEXTE DE LA MÉTHODE

Avant d'introduire à la pensée de la méthode de Greimas, il faut d'abord situer le contexte de la méthode. Quand il va entreprendre une recherche de méthode dans *Sémantique structurale*, Greimas veut se distancier des autres méthodes de son époque, auquel il a été formé. Et il réussit à créer cette distance, en introduisant d'autres exigences épistémologiques, qu'il trouve un peu partout : dans la philosophie, la sémiotique ou les sciences sociales. Sans être complet, le contexte reprend quelques aspects importants de cette démarche fondatrice de *Sémantique structurale*.

La rigueur de la méthode

Greimas a reçu sa première formation en France dans la tradition de la philologie du XIX^{ème} siècle et en particulier dans la tradition allemande, connue pour ses riches discussions autour du *Methodenstreid*, concernant la légitimation d'un savoir de l'homme sur l'homme (2017a:21).³ Cette querelle remonte à Johann Gustav Droysen (1868), qui se réfère au positiviste Auguste Comte, pour dire que le savoir sur l'histoire doit trouver sa scientificité ailleurs que dans cette vaine érudition qui accumule des faits (*Tatsachen*). Droysen introduit le concept de l'interprétation pour fonder la méthode de comprendre (*verstehen*), distincte de la méthode d'expliquer (*erklären*) qui est utilisée par les sciences naturelles, afin de pouvoir voir la liaison entre les faits (*Sachverhalt*). Cette distinction a résulté ensuite en un long débat, qui a laissé aussi des traces chez Greimas.

Cette tradition est à la base de sa rigueur méthodologique, « exigence que l'on me reconnait ou qui me condamne », nécessaire pour que les sciences humaines se dotent d'une véritable scientificité, comparable à l'avènement des sciences exactes au XVII^{ème} siècle (1983b:275; 1992a:13).⁴ Greimas ne veut pas céder « à la crise des valeurs généralisée de notre société qui se manifeste par la démission du souci de scientificité et un éclectisme ambiant » (1987b:1). Son ambition à lui, dès le début, est la recherche d'une méthode pour toutes les sciences humaines, afin d'en finir avec « la crise épistémologique que nous vivons actuellement en sciences sociales » (1983c:5-6).⁵

3. Pour situer cette « querelle entre méthodes », voir p. ex. Catherine Colliot-Thélène (2004).

4. Dans l'entretien avec Peter Stockinger, Greimas positionne un premier pas de cette quête d'une scientificité dans le passage de Étienne de Condillac au Franz Bopp, dont Droysen a suivi des cours à l'Université de Berlin.

5. L'exemple à l'époque a été l'enquête de l'état français, de 1961 à 1967, d'un même village breton (Plozévet) par une centaine de chercheurs de différentes disciplines des sciences humaines. Par manque d'une méthode uniforme, leurs points de vue hétérogènes n'étaient pas unifiables : « la convergence maximale des disciplines concernées » consiste dans le qualificatif « important », « signe infaillible d'un haut degré de non-scientificité de ces discours » (1979a:301). Sur l'interdisciplinarité, voir : 1979f:243.

La sémiotique est pour Greimas la réponse à cette crise. C'est la promesse d'« une approche méthodologique offrant ses procédures et ses modèles aux autres sciences humaines » (1976c:10987). D'abord avec la philologie comme modèle, parce qu'elle est l'« une des sciences humaines qui fonctionne aussi bien que la logique » (1992a:13). Et ensuite avec Louis Hjelmslev comme modèle, parce qu'avec sa méthode immanente, « pour la première fois peut-être, le terme de scientifique, attribué à un domaine des sciences humaines, perd son emploi métaphorique » (1966c:12).

La méthode déficiente

Déjà avant sa rencontre avec la sémiotique, Greimas affichait sa rigueur méthodologique avec deux articles consacrés à la méthode en lexicologie, publiés en 1948 et en 1950 avec Georges Matoré. Ces articles critiquent les méthodes utilisées à l'époque et ils expriment la nécessité d'en trouver d'autres, plus appropriées. Contrairement aux approches historisantes, la lexicologie est une science synthétique, qui devrait être capable de décrire un état statique de la civilisation. Matoré publie en 1953 son livre sous le même titre, cette fois-ci sans Greimas, qui abandonne les recherches lexicologiques.

Mécontent de la lexicologie, Greimas cherche ailleurs. En 1958, dans le périodique *Annales*, il confronte la linguistique avec les postulats d'une nouvelle école historique : « compréhension, totalité, synchronie » (1958:110-112). Les historiens d'Annales apportent une révolution méthodologique en introduisant le moment synthétisant de la compréhension dans la science de l'histoire.⁶ Ainsi s'ouvre « la voie à une conception plus globale, plus totalitaire » de l'histoire, qui donne la priorité au point de vue synchronique plutôt que diachronique. Malheureusement cette révolution n'est pas suivie du côté de la linguistique, parce que son approche lexicologique continue d'être historisante, utilisant la même méthode que Greimas avait critiquée avec Matoré.

6. Greimas cite Henri Berr (1950:211), fondateur de la *Revue de Synthèse historique* (1900), et Marc Bloch (1958:110), un des fondateurs de l'École des Annales (1929).

Et c'est à cet endroit que Greimas introduit le concept de la langue de Ferdinand de Saussure pour compléter la révolution des historiens du côté de la linguistique. Parce que ce concept linguistique de Saussure répond exactement aux postulats de cette nouvelle école historique. Alors que la lexicologie s'appuie sur un répertoire de mots ou un vocabulaire, la langue est toute autre chose. La langue est un « système global », elle est « ce lieu où se passe l'histoire » et un « espace social autonome, qui dépasse les individus et leur impose des modèles de sensibilité et des schémas d'action » (1958:112). Dans *L'actualité du saussurisme* Greimas illustre en 1956 l'influence de ce concept dans la philosophie (Merleau-Ponty) et la sociologie (Lévi-Strauss). Le concept de la langue représente une véritable rupture avec les méthodes courantes en sciences humaines, qui s'appuient sur l'atomisme, le psychologisme et l'historicisme. Christian Metz (1977b:30-31) formule cette rupture par le moment où l'homme comprend que le symbole lui fait autant, sinon plus, qu'il ne pense le faire.

La philologie, remarque Greimas, le distingue des autres structuralistes (1992a:13). Il en a hérité l'exigence de la méthode. Celle-ci lui manque dans la lexicologie et elle lui fait parvenir au concept de la langue. La langue lui permet d'échapper à l'impasse d'une lexicologie historisante.

Mais quand le périodique *Les temps modernes* consacre en 1966 un numéro au concept de la structure, Greimas (1966b) choisit par sa contribution d'introduire la structure dans l'histoire. Il faut changer de la méthode, mais son objet d'étude ne change pas. À travers la langue, Greimas poursuit son ambition de refonder l'épistémé des sciences humaines : « Une linguistique enrichie, structurale et historique à la fois, en sortirait, justifiant ainsi sa place à l'avant-garde des sciences de l'homme » (1956:203).

L'exigence de la totalité

Le concept de la langue de Saussure n'est pas très présent dans l'œuvre de Greimas. La dichotomie entre langue et parole est vite dépassée par des concepts de Hjelmslev : deux façons de saisir la réalité (procès et système) et deux modèles hiérarchiques (paradigmatique et syntagmatique)

(1966c:13). Mais la langue est importante dans son rôle heuristique, parce qu'elle a permis de comprendre la réalité sociale comme « condensé de la totalité », contenant tous les « messages humains échangés » (1956:203). Ce qui est visé par Greimas, au-delà de la langue, c'est l'exigence de concevoir la totalité d'un objet.

À la même époque, Greimas souligne sa « visée obsédante de la totalité » auprès de multiples auteurs (1987a:52). Il cite George Lukacs : « *Die Herrschaft der Kategorie der Totalität ist der Träger des revolutionären Prinzips in der Wissenschaft* » (1956:195). Chez Victor Brøndal, Greimas rencontre la catégorie de la totalité autour de l'universel, le particulier et le singulier (1963b). Chez Hjelmslev, il retrouve le terme lexie comme l'idée d'un message : « une unité de signification saisie comme une totalité » (1960:50 ; 1966a:52). Hjelmslev lui offre aussi l'extension formelle du concept de la langue, quand il « intègre la relation du tout aux parties dans sa définition de la structure » (1966a:28). Et Lévi-Strauss (1950:xxviii), dans son introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, insiste sur la totalité : « Pour comprendre convenablement un fait social, il faut l'appréhender totalement ». Aussi les premiers concepts sémiotiques dans *Sémantique structurale* s'appuient sur le concept de la totalité, dont l'axe sémantique ou les relations hyperonymiques et hyponymiques (1966a:21,35).

La définition du concept de la totalité dans le *Dictionnaire raisonné* reprend en partie celui du *Vocabulaire* d'André Lalande (1962), en se référant aux douze concepts de l'entendement d'Emmanuel Kant : « La totalité est présentée comme synthèse de l'unité et de la pluralité ». Pour comprendre, il faut rassembler les faits hétérogènes sous un point de vue qui les unifie sous l'égide d'une totalité. Ce qui, en principe, ne veut pas dire que la totalité est « la totalité du vécu ou du réel », ni que la totalité explique tout, ce qui serait un abus mythifiant (1966a:28 ; 1979a:310). Il s'agit plutôt du contraire : il faut réduire ce vécu à un seul point de vue totalisant, en éliminant tous les éléments non pertinents (1966a:146).

La totalité est donc bien un concept épistémologique de pertinence, qui garantit la possibilité d'une cohérence interne de la théorie : « le fondement conceptuel dont je me réclame est, essentiellement, la cohérence interne comme critère de vérité, et non pas l'adéquation aux objets » (1987c:309).

L'objet de la méthode : la signification

Par le concept de la langue, l'objet de la méthode n'est plus qu'un simple constat : «La culture comme totalité devient donc objet de la sémiotique. Ce n'est pas une question d'ambition, comme vous dites, mais de fait» (1984a:121).

Au début, la culture est encore restreinte à la linguistique : «le signifiant linguistique recouvrant alors un vaste signifié dont l'extension correspondra, à peu de chose près, au concept de culture» (1956:196). Mais peu après d'autres ensembles signifiants suivent, comme l'odeur, les vêtements ou le cinéma. Comme ils n'ont pas la même organisation stricte de la langue saussurienne, il faut introduire d'autres concepts à leur place. Metz (1964:88 ; 90) introduit par exemple le discours ou la signification pour inaugurer la sémiotique du cinéma.⁷

Greimas choisit aussi la signification comme concept clé de sa théorie sémiotique dans son passage de la linguistique à une sémiotique du monde naturel (1968a:5). Décrire l'articulation de la matière amorphe (le sens) établit la forme sémiotique de la signification. C'est un choix épistémologique pour objectiver le sens comme signification par une méthode rigoureuse qui «cherche à éliminer la subjectivité» (1986d:43).

Mais Greimas introduit ensuite aussi le discours, parce que la signification ne se manifeste dans la communication qu'à travers le discours. Greimas ne veut pas restreindre la description de la signification à l'unité du mot, comme la lexicologie, mais à ce que leur combinaison produit : le discours. Il faut décrire comment la signification organise le plan du discours (1966a:39).

Choisir la signification comme objet, c'est en même temps choisir le monde dit «humain» comme objet, parce que la signification est pour Greimas la condition pour qu'un monde puisse être humain (1966a:5). *Significo, ergo sum* pourrait être l'axiome, comme si Greimas triomphait du doute sur l'existence de l'humain par la signification. Parce que pour Greimas, plus il y a de sens articulé, plus il y a de l'humain.

7. Metz (1977a:149-152) précise l'extension en soulignant la dominance de la langue linguistique face au code iconique de l'image.

Décrire l'articulation de matière amorphe est donc en même temps de nature anthropomorphe. Par la manifestation de la signification dans un discours, «l'homme conçoit le monde et l'organise en l'humanisant» (1970b:21) et décrire la forme sémiotique équivaut ainsi à décrire «les formes universelles de l'humanité» (1984c:3).

Le minimum épistémologique de la méthode

Greimas part d'un simple constat : l'homme ne peut parler du sens qu'en produisant du sens. Mais ce constat ne doit ni amener à la conclusion de Leonard Bloomfield qu'on ne peut donc rien en savoir (1966a:7; 1970:8). Ni à en bavarder sans fin, en paraphrasant un sens supposé avec d'autres mots, comme dans un dictionnaire. Pour sortir de ce dilemme, Greimas propose de soumettre la production de sens sur le sens à des conditions spécifiques, en inventant «un métalangage (à vocation) scientifique» qui présuppose le moins possible de sens : «*The deontology of the semiotician should consist in being content with an epistemological minimum*» (1974a:75; 1979a:226).

Herman Parret (1989:1365) désigne la nécessité de produire du sens, afin d'en pouvoir parler, comme une transposition du sens. Ce concept permet de différencier entre plusieurs types (et techniques) de transposition. Par exemple la paraphrase, le métalangage et la description produisent du sens en transposant du sens, mais chaque type de transposition a ses propres codes qui déterminent comment il faut faire la transposition.

La transposition du métalangage est destinée à parler scientifiquement du sens et il fournit les concepts, de nature hypothétique et formelle, qui représentent l'articulation imposée par le métalangage à l'objet pour le rendre explicite comme forme sémiotique. Donc le métalangage, au niveau épistémologique, prescrit comment devrait être *la matière immatérielle* :⁸ c'est le paraître minimal de l'être (1991a:22).

8. À la recherche de la spécificité du langage cinématographique, Metz (1971:160) utilise cette expression, après l'introduction d'une totalité singulière (p. 69), dans une relecture de la distinction de Hjeltmslev entre matière (le sens amorphe) et forme pur (la signification), dont la combinaison produit la substance. Greimas «s'en est aperçu un peu tard» de cette synonymie entre sens et matière (1988a). Alessandro Zinna

Pour garantir la scientificité, il faut une cohérence entre tous les concepts du métalangage. Greimas l'assure avec un minimum de concepts non définissables : par exemple la relation ou le discontinu comme condition de pouvoir percevoir du sens. Et avec une interdéfinition entre les concepts : un concept n'a pas de sens en soi, mais il ne prend sens que par sa relation à un autre concept. Par exemple la durativité prend son sens en relation avec son terme contraire : la ponctualité, qui est sans durée. Le *Dictionnaire raisonné* contient les définitions des concepts sémiotiques.

La méthode de Greimas se veut scientifique par un minimum épistémologique d'un métalangage, pour que la transposition du sens se fasse selon des règles strictes. Et ce minimum est en même temps une sorte de limite au sens qu'on peut produire, parce qu'il contient toutes les conditions nécessaires à la production et/ou à la saisie de la signification.

L'objet phénoménologique : l'effet de sens

Décrire l'articulation du sens présuppose que le sens s'est manifesté. Metz (1986:27) formule cette exigence par un présupposé nécessaire à éprouver avant toute analyse : « quelque chose comme une phénoménologie de son objet ». La signification, construite et discontinue, présuppose ainsi un vécu du sens et Greimas désigne ce vécu avec le terme l'effet de sens : « l'impression de "réalité" produite par nos sens au contact du sens » (1979a:116).

Le savoir sur le sens n'est possible que par une transposition du sens. Mais toute transposition présuppose un effet de sens. C'est la première appréhension de la chose, avant l'acte de transposition, que Greimas situe dans la perception, suivant le choix de la phénoménologie (1966a:8). C'est le passage d'un vécu immédiat (une impression de réalité) à sa description conceptuelle (l'articulation de la matière immatérielle).

Cette impression de réalité, nommée effet de sens, va de soi chez Greimas, alors que ce terme est loin d'être une simple évidence. Ni dans

positionne Greimas plus près de Roman Jakobson (forme matérielle positive) que d'Hjelmslev (forme pure négative)(1986e).

l'œuvre de Gustave Guillaume, à qui ce terme est emprunté, ni chez Greimas. L'effet de sens est la « seule réalité saisissable » du sens, mais il est en même temps aussi « cette évidence insaisissable », qui n'existe que dans l'acte de la transposition (1979a:116; 1983d:1). Donc il est important de se demander quelle « réalité » impressionne l'analyste avant d'entreprendre une description de la forme sémiotique.⁹

Sémantique structurale propose le passage d'un lexème à un sémème, afin de saisir la réalité d'un effet de sens. Il réduit les multiples effets de sens, au pluriel, à un effet de sens, pour créer de l'homogénéité dans l'hétérogénéité. Le concept d'isotopie vise la même chose. C'est chercher la pertinence épistémologique au niveau de l'objet phénoménologique, pour définir la totalité à décrire. Une activité qui fait partie du passage d'un vécu à la description conceptuelle afin d'obtenir la pertinence souhaitée.

Mais il y a d'autres exemples, plus complexes, moins pertinents. Quand un seul effet de sens, provoqué par un mot, évoque tout « l'univers incommensurable du sens » : comment décrire cet effet de sens d'un mot qui s'ouvre sur toutes les potentialités de l'univers de sens (1991c:100)? Quand la vérité n'est qu'un effet de sens produit par un discours, que faire d'une impression de réalité qui se fait passer pour la réalité? Et que penser d'un effet de sens d'un état passionnel, qui est provoqué par une « lecture interprétante » de l'« activité cognitive du manipulateur » (1978b:2)? De plus, quand il est ensuite « capable d'agir » sur les choses en produisant « un nouvel effet de sens et un nouvel état passionnel » (1980e:33).

Au lieu d'en être le présupposé (le transposant), l'effet de sens risque ainsi de devenir le produit de la description (le transposé). Pour éviter que le discours énonce ensuite « de lui-même sa propre vérité », il vaut mieux rendre l'objet phénoménologique explicite avant de le décrire (1975b:27). La sémiotique s'attaque aux choses évidentes, nous dit Roger Odin (1991:59), pour s'en démarquer : « la sémiologie permet de se démarquer de l'évidence, en allant voir derrière elle les codes et les signes qui la fondent ». Donc il faut d'abord marquer l'évidence de l'objet phénoménologique.

9. L'itinéraire du sens proposé par Jacques R. de Renéville (1982:188,205) dessine un beau portrait de « cette évidence insaisissable » (1983d:1). « Rebelle à toute préhension », il va de l'appréhension, par l'impression, à la compréhension, pour terminer avec l'absurdité : « Rien ne peut apparaître que sur fond de quoi s'enlève ce qui apparaît ».

La signification sans signifiant

François Rastier (2017a:194) remarque que Greimas élimine le signifiant du signe saussurien de la signification : « *Paradoxically, by focusing on sense and not on semiosis, Greimas, too, parts ways with Saussurianism, as is his right* ». La sémiotique, terme inconnu à Saussure, réfère à l'articulation du signe saussurien : la jonction entre le signifiant et le signifié. Pour Greimas la sémiotique correspond à l'effet de sens (1979a:116).

Sémantique structurale situe la sémiotique dans l'acte de la communication. Pour Greimas tout se passe comme si le signifié y retrouve le signifiant, en faisant apparaître « les unités minimales du discours » (1966a:30). Mais ces unités ne sont pas pertinentes pour la description sémantique. Le sens négatif d'une opposition phonologique (*bas* versus *pas*) attribue peut-être un « semblant du sens » à ces unités minimales d'un discours, mais ce « semblant du sens » n'est pas déterminant pour le choix d'un signifiant (1966a:31). Lors du procès de la communication, le choix d'un signifiant se fait par rapport au sens d'une opposition sémantique (*bas* versus *haut*), qui lui est sous-entendue.

Greimas s'éloigne de la sémiotique : « La jonction du signifié et du signifiant, une fois réalisée dans la communication, est donc destinée à être dissoute dès l'instant où l'on veut faire progresser tant soit peu l'analyse de l'un ou de l'autre plan du langage » (1966a:31). Greimas abandonne le signe saussurien, qui est de l'ordre de la manifestation de la communication, pour se diriger vers l'ordre immanent de la signification.¹⁰

Mais il a fallu l'esprit géométrique de Hjelmslev pour que la signification reçoive sa souveraineté. Hjelmslev ne met plus l'accent sur la relation entre le signifiant et le signifié, mais il les dote chacun d'une surface autonome : le plan de l'expression et le plan du contenu. Chaque plan contient ses propres entités pour représenter l'articulation du plan.

10. La différence entre une sémiotique de la signification et une sémiotique de la communication était à l'époque un sujet de discussion. Louis Prieto (1975) et Eric Buysens (1967) s'occupaient du dernier et ils avaient un autre concept de sème, à double face, comme Saussure, que l'émetteur et récepteur devait partager pour se faire comprendre. Greimas cherche la pertinence scientifique ailleurs, avec un invariant sous-jacent, avant de reprendre la communication comme une problématique de la transmission.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
1. LE CONTEXTE DE LA MÉTHODE	5
La rigueur de la méthode	6
La méthode déficiente	7
L'exigence de la totalité	8
L'objet de la méthode : la signification	10
Le minimum épistémologique de la méthode	11
L'objet phénoménologique : l'effet de sens	12
La signification sans signifiant	14
Le paraître de la surface	15
Le dédoublement de la surface	17
La permanence d'un invariant sous-jacent	19
2. LA PENSÉE DE LA MÉTHODE	21
L'antonymie : l'axe sémantique	22
La fonction métalinguistique	23
La génération d'un sémème	26
La synonymie : l'équivalence métalinguistique	28
Le fonctionnement métalinguistique du discours	29
Le spectacle de la syntaxe	31
La valeur de l'acte narratif	33
La modalisation et l'aspectualisation	35
L'encadrement axiologique	37
L'encadrement social	40
L'aventure axiologique	42
L'imaginaire narratif	43
La déception véridique	46
L'adhésion épistémique	48

3. L'EXTENSION DE LA MÉTHODE	51
L'horizon ontique	52
La polysémie de l'équivalence	54
L'énergétique et le sens	56
L'énergétique et l'âme	57
Le cogito axiologique	59
Le trouble de la peur	61
Au seuil de l'insignifiance	64
La praxis énonciative	66
4. EN DEHORS DE LA MÉTHODE	71
L'appropriation de la psychanalyse	72
L'inadmissible de la psychanalyse	73
L'imprenable de la psychanalyse	75
Le fonctionnement inconscient du discours	76
La rhétorique de Jakobson	78
L'oblique du discours	81
Die Bedeutung des Phallus	83
L'ambiguïté symbolique	86
5. L'ENJEU DE LA MÉTHODE	91
La morale de l'histoire	92
La communication assumée	96
L'analyse psychanalytique	98
Le fait poétique	101
L'intervention divine	102
Credo quia absurdum	105
L'interrogation provocative	106
Les maîtres du soupçon	109
Le maître de la fiducia	111
CONCLUSION	113
RÉFÉRENCES	117

PAUL HERMANS

A.J. Greimas : master of trust

MENDING MEANING ET CONSCIENCE

In search of a method to speak scientifically about meaning, Algirdas J. Greimas has developed over the years a semiotics with a remarkable terminological apparatus. However, it is difficult to access because of its jargon, which may seem intimidating. Instead of emphasizing the terminology, this book emphasizes the way of thinking of Greimas. It has forged itself all through his work and it guarantees the coherence and proper use of the concepts of his method.

The book presents its semiotics in four decisive parts. In the first, Greimas disposes of the surface of the signifier, in exploring the depths. Then, he proposes a structural semantics in which, from equivalence to narrativity, the concept of value emerges. Subsequently, the semiotics of passions offer the opportunity to imagine the origin of the sensitive world. Throughout his work, Greimas does not hide his interest in psychoanalysis. The last part of the book includes some themes related to the psychoanalysis of Freud and Lacan to show how it is engaging in a direction opposite to semiotics.

Greimas aspires to introduce new axiologies to counter the insignificance that awaits man in modernity. This is the anthropological stake that emerges from his method. He is positioning himself as such into the epistemology of his time, characterized by Paul Ricoeur with the three masters of suspicion: Marx, Nietzsche and Freud. As they open wide the door to a dehiscence between meaning and consciousness, Greimas, master of trust, opens a narrow door to mend meaning and (con)science in order to restore the adhesive strength of belief in values.



9 789083 006444

ISBN 978-90-830-0644-4

10,00 €



www.semiosis.info